

## COUPLURE

Christian Ghistelinck

Le concept de Surmoi a été introduit par Freud en 1923 – dans *Le Moi et le ça* – quand il élabore ce que l'on appelle depuis, la deuxième topique.

Mon projet était, initialement, de me tenir à l'essai qu'est *Le Moi et le ça* pour aborder l'un des thèmes mis à l'ordre du jour : est-ce que la deuxième topique – avec l'introduction du concept de surmoi, comme entité spécifique – est-ce que la deuxième topique nous permettrait d'éclairer nos questions sur la dépression ou sur les dépressions ? Comme vous le savez, dans *Le Moi et le ça*, Freud fait tout un développement au départ de situations cliniques. Cela concerne les réactions thérapeutiques négatives mais cela touche également à une constatation assez délicate, celle de la proximité entre la mélancolie et la névrose obsessionnelle.

Alors, je me suis trouvé assez vite en difficulté - je le dis tout de suite - à tenir cette idée première. Et cela, principalement, pour deux raisons.

1° Tout d'abord *Le Moi et le ça* est un travail de synthèse.

Freud y rassemble dans une nouvelle perspective ce qu'il avait déjà pu énoncer auparavant. Il prend, cette fois, un point de vue structural (le terme est de Freud).<sup>1</sup>

Et ce point de vue sera repris comme tel dans tous les écrits ultérieurs.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> *Le Moi et le ça*, p.185

Donc, dans *Le Moi et le ça*, on assiste à une transition, au passage d'une conception de la névrose pensée d'abord comme le résultat d'un conflit entre deux instances - le conscient et l'inconscient - vers un autre mode de pensée qui inclut la structure.

La nouveauté quant à l'exploration du psychisme, c'est qu'il est désormais moins question d'une opposition entre le Moi et le non-Moi que d'une opposition interne au Moi, entre le Moi et les éléments qui le constituent. C'est là toute l'importance que revêt l'introduction du Surmoi.

En somme, par rapport à la topique précédente, nous sommes amenés à considérer qu'il y a des éléments dans l'inconscient qui y sont, non pas par l'effet du refoulement, mais qui y sont actifs parce que liés au processus même de la formation du Moi.

Dans ce mouvement, Freud est amené à reconsidérer ce qu'il a pu avancer précédemment. On y trouve par conséquent la référence à des textes majeurs, dont certains passages sont repris presque textuellement.<sup>3</sup>

Alors, il est impossible de suivre Freud à la lecture de son essai, *Le Moi et le ça*, sans reprendre les textes auxquels il renvoie et dans lesquels certains concepts sont retravaillés.

Par exemple, la *Versagung*, qui n'est plus tant à envisager comme une frustration due à l'objet, à des qualités qui feraient défaut à l'objet mais comme un principe actif impliquant le refus de l'objet (ce serait, comme on peut le supposer, un effet, une conséquence de l'idéalisation). Du coup, l'objet lui-même n'est plus tout à fait extérieur au Moi. Il serait d'une certaine façon déjà là. Mais comment en rendre compte?

Donc, il y a au fil de ces textes un remaniement des concepts qui est directement en rapport avec le changement de topique. Et qui l'induit, en quelque sorte. On peut remarquer que concernant le Surmoi, dans *Le Moi et le ça*, Freud se corrige lui-même : « Je me suis trompé, en attribuant au Surmoi la fonction d'épreuve par la réalité. <sup>4</sup> Que cette fonction appartienne, non au Surmoi, mais au Moi, rien ne paraît plus compatible avec les rapports existant entre celui-ci et le monde des perceptions. » dit-il. Et il poursuit : « Tout ce que j'ai dit antérieurement, d'une façon assez vague et indéterminée, au sujet du noyau du Moi, ne garde sa valeur que pour autant qu'on considère que c'est le système « conscience-perception » qui forme ce noyau.»

---

<sup>2</sup> *Nouvelles conférences*, p.82-83 ; p108

<sup>3</sup> *Pour introduire le narcissisme*, 1914 ; *Deuil et Mélancolie*, 1917 ; *Au-delà du principe de plaisir*, 1920 ; *Psychologie collective et analyse du Moi*, 1921

<sup>4</sup> Note de bas de page dans *Le Moi et le ça*, p.196

Cette autre modification concerne le Moi. Le Moi sera finalement présenté comme « une pauvre créature soumise à une triple servitude et vivant, de ce fait, sous la menace d'un triple danger : le monde extérieur, la libido du ça et la sévérité du surmoi. » Les remarques finales dans Le Moi et le ça annoncent une interrogation sur l'angoisse : l'angoisse réelle devant le monde extérieur, l'angoisse névrotique devant la force des passions logées dans le ça et l'angoisse de conscience devant le Surmoi. On remarquera que ces trois registres font bien partie des plaintes actuelles des déprimés.

Dans l'essai, toute forme d'angoisse n'est conçue que dans le prolongement de l'angoisse de castration.

Donc, une première difficulté devant cette œuvre de synthèse, difficulté qui me permet cependant d'émettre une idée sur laquelle je voudrais revenir tout à l'heure : le surmoi est un produit de synthèse. Un concept de synthèse qui rassemble les questions nouvelles que le changement de topique amène.

2° Une deuxième difficulté tient au thème de la dépression.

Freud, à mon sens en parle beaucoup, même s'il n'utilise presque pas le terme de dépression. Il en parle expressément à deux endroits dans Deuil et Mélancolie.

Précisément, pour caractériser la mélancolie mais aussi pour rendre compte de certaines réactions récurrentes dans le deuil chez des névrosés obsessionnels. « La mélancolie, indique-t-il, se caractérise du point de vue psychique par une dépression profondément douloureuse, une suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, la perte de la capacité d'aimer, l'inhibition de toute activité et la diminution du sentiment d'estime de soi qui se manifeste en des auto-reproches et des auto-injures et va jusqu'à l'attente délirante du châtement ».<sup>5</sup>

Je souligne l'expression « dépression profondément douloureuse ». Je pense que l'on aurait quelque intérêt à suivre cette piste de la douleur, pour ce qui concerne l'abord des dépressions, cette piste tracée par Freud à de nombreux endroits dans l'essai.

Car la douleur, dans les deux topiques, est « le chaînon entre la perception interne et la perception externe, qui se comporte comme une perception interne. ».<sup>6</sup>

Son lieu d'expression, faut-il le préciser, est le corps.

Et Freud insiste, dans « Le Moi et le ça », sur ce point : le corps propre de l'individu est l'un des facteurs qui permet de donner une consistance au Moi et à

---

<sup>5</sup> Deuil et Mélancolie, p148-149

<sup>6</sup> Le Moi et le ça, p190

sa séparation du ça. Le Moi est avant tout une entité corporelle. (C'est Freud qui le dit et le redit).

Dans *Pour introduire le Narcissisme*, Freud fait déjà cette constatation que les investissements vers les objets cessent au moins dans deux cas : dans le cas de la douleur et dans le cas de l'hypochondrie. Dans les deux cas, les investissements sont polarisés sur le corps propre.

Quelle suite donnerait cette piste de la douleur et de polarisation hypochondriaque pour ce qui concerne la dépression ?

Freud en donne un prolongement, notamment, dans *Le problème économique du masochisme*.

Mais revenons à la mélancolie vue sous l'angle de la douleur morale.

Le tableau clinique se précise de la façon suivante : « le malade nous dépeint son moi comme sans valeur, incapable de quoi que ce soit et moralement condamnable : il se fait des reproches et s'attend à être jeté dehors et puni. Il se rabaisse devant chacun, plaint chacun des siens d'être lié à une personne aussi indigne que lui. Il ne peut pas juger qu'une modification se soit produite en lui, mais étend au passé son autocritique ; il affirme qu'il n'a jamais été meilleur. Le tableau de ce délire de petitesse – principalement sur le plan moral – se complète par une insomnie, par le refus de nourriture et, fait psychologiquement très remarquable, par la défaite de la pulsion qui oblige tout vivant à tenir bon à la vie. »<sup>7</sup>

Vous remarquerez que l'on entend ces plaintes non seulement de mélancoliques mais aussi de la part des personnes en dépression ou confrontées à un deuil. Toutefois, ce qu'il a de spécifique dans la mélancolie, c'est que le mélancolique s'est identifié à l'objet perdu. Lorsqu'il y a renoncement à l'objet, le moi devient lui-même l'objet, répétant ce qu'il en est de la perte sur le plan narcissique. « L'ombre de l'objet tombe ainsi sur le moi qui peut alors être jugé par une instance particulière comme objet, comme l'objet abandonné. »<sup>8</sup>

Tout au long de son œuvre - dès le manuscrit G - Freud se demande comment expliquer la souffrance douloureuse dans la mélancolie. L'instance particulière qui juge sera nommée en tant que Surmoi (C'est au chapitre 3 dans *Le Moi et le ça*, c'est à ce moment que Freud introduit le concept).

Mais avant d'y venir, je voudrais encore citer un passage de *Deuil et Mélancolie* qui est un peu surprenant.

---

<sup>7</sup> *Deuil et Mélancolie*, p152

<sup>8</sup> *Deuil et Mélancolie*, p158

Freud semble parler du mélancolique en termes peu élogieux.

Je le cite : « Il (le mélancolique) est effectivement aussi dépourvu d'intérêt, aussi incapable d'amour et d'activité qu'il le dit. Mais comme nous le savons, cela vient secondairement ; c'est la conséquence de ce travail intérieur inconnu de nous, comparable au deuil, qui consume son Moi. »

Il fait, ensuite, cette remarque concernant les auto-injures et les auto-reproches : « Dans certaines de ses autres plaintes, contre lui-même, il nous semble également avoir raison, et ne faire que saisir la vérité avec plus d'acuité que d'autres personnes, qui ne sont pas mélancoliques (...) Il pourrait bien, selon nous, s'être passablement approché de la connaissance de soi, et la seule question que nous nous poserions, c'est de savoir pourquoi l'on doit tomber malade pour avoir accès à une telle vérité. »<sup>9</sup>

Ce point me semble devoir être souligné : si Freud vient et revient sur la question de la mélancolie mais aussi sur les aspects dépressifs de la névrose obsessionnelle, c'est qu'il y voit révélé un point structural concernant la vie psychique de tout un chacun.

Dès lors, il convient de saisir ce qui, du mécanisme des maladies dépressives, permet de mieux comprendre le fonctionnement psychique en général. C'est le sens de la démarche freudienne.

Après ces deux remarques, venons-en au Surmoi.

Je disais tout à l'heure : le Surmoi est un produit de synthèse.

Je ne dis nullement cela dans le sens où le Surmoi serait le produit d'une heureuse synthèse entre le ça et le Moi. Ce n'est pas du tout ce à quoi Freud aboutit. C'est même tout à fait le contraire.

Le Surmoi est un produit de synthèse dans la mesure où il concerne le point d'articulation entre l'objet et – comment l'appeler maintenant ? Le « Moi-sujet » ?

D'où le titre « Couplure » que je me suis permis de proposer.

Freud fait à un moment cette comparaison empruntée à la biologie, cette comparaison avec ce qui se passe chez les amibes, chez les protides... qui secrètent un produit provoquant leur propre disparition.

C'est une image qui concerne le surmoi et la pulsion de mort.

Voici l'extrait...<sup>10</sup>

« Dans les souffrances que le Moi éprouve du fait de l'agressivité du Surmoi, souffrances qui peuvent souvent aboutir à la mort, nous avons le pendant du cas des protistes périssant sous l'action délétère des produits de désassimilation,

---

<sup>9</sup> *Deuil et Mélancolie*, p153.

<sup>10</sup> *Le Moi et le ça*, p231

qu'ils ont eux-mêmes créés. Dans la morale qui s'exprime dans le Surmoi, nous voyons l'analogie au point de vue économique de ces produits de désassimilation des protistes. »

Le Surmoi apparaît au fil de l'essai, comme une entité assez autonome, particulièrement quand il se livre au sadisme et à la cruauté à l'égard du Moi ou à l'égard de l'objet.

En revanche, le Moi est présenté comme une instance assez faible que ce soit dans ses rapports avec le ça (dont il est issu) ou que ce soit dans ses rapports avec le Surmoi.

Freud utilise à ce propos plusieurs images : celle d'un cavalier qui doit faire avancer sa monture mais avec des forces d'emprunt et pour n'aller que là où la bête voudra bien se rendre.<sup>11</sup>

Ou encore celle d'un Moi qui ne serait qu'une entité corporelle, une simple surface de projection<sup>12</sup> telle « le mannequin cérébral des anatomistes, placé dans l'écorce cérébrale, la tête en bas, les pieds en haut, les yeux tournés en arrière et portant la zone de langage à gauche. »<sup>13</sup>

D'où vient le Surmoi ? Quelle en est l'essence ?

Je me limiterai à rappeler ici quelques éléments. Certains ont été pêchés dans *Le Moi et le ça*. Mais, me semble-t-il, Freud isole plus clairement le concept de Surmoi dans les *Nouvelles conférences* (1933).

- Le Surmoi, c'est en premier lieu une voix, une trace acoustique bruyante, la vocifération de l'interdit parental (qui sera attribuée, dans un second temps, exclusivement au père).
- Le Surmoi est l'héritier du complexe d'Œdipe. Freud se livre à un développement minutieux sur ce point au chapitre 3 dans *Le Moi et le ça*.<sup>14</sup>
- A la fin de l'Œdipe, le Surmoi se fait le porteur d'une injonction paradoxale : « Sois ainsi » (comme ton père) et à la fois « Ne sois pas ainsi » (comme ton père).<sup>15</sup> Ailleurs, l'injonction est traduite seulement par un « Tu dois », qui intègre son opposé « Tu ne dois pas ». <sup>16</sup> En tant qu'impératif (de la jouissance) mais aussi en tant que reconnaissance (d'une dette).

---

<sup>11</sup> Ibidem, p192

<sup>12</sup> Ibidem, p186 et p194

<sup>13</sup> Ibidem, p194 et note p221

<sup>14</sup> *Le Moi et le ça*, p200 à p204

<sup>15</sup> *Le Moi et le ça*, p203

<sup>16</sup> *Le Moi et le ça*, p228

- Le Surmoi conserve du caractère des personnes introjectées : leur puissance, leur sévérité, leur tendance à surveiller et à punir.<sup>17</sup> Toutefois, la férocité du Surmoi n'est pas directement liée à la sévérité des parents : « Le Surmoi de l'enfant ne s'édifie pas, en fait, d'après le modèle des parents mais d'après le Surmoi parental. »<sup>18</sup>
- Dans le prolongement de cette conception : « De génération en génération (...) le passé et la tradition agissent à travers le Surmoi ». <sup>19</sup>
- Les sentiments d'infériorité et de culpabilité vont de pairs. Ils sont l'expression d'une tension entre le Surmoi et le Moi.
- Le Surmoi est « une sorte de pure culture de la pulsion de mort ». <sup>20</sup> Le Surmoi est sourd et aveugle. Peu importe qui il frappe. Quand il entre en piste, il faut que le châtiment soit consommé. « A l'image des trois tailleurs du village qui ont été pendus, parce que l'unique maréchal ferrant avait commis un crime passible de la peine de mort. » <sup>21</sup>

A titre de conclusion, on peut reprendre avec Freud : «Le ça est totalement amoral, le Moi s'efforce d'être moral, le Surmoi peut devenir hypermoral et alors aussi cruel que le ça peut l'être. » <sup>22</sup>

En cela, on peut dire que le surmoi est le vecteur d'une jouissance agressive et destructrice.

Voilà pour le Surmoi. Je crois que nous sommes, maintenant, en mesure de pouvoir estimer quel rôle peut jouer le Surmoi dans la dépression.

Au préalable, il nous faut toutefois préciser ce que l'on désigne par « dépression ». En quels termes parler de la dépression ? J'isolerais quatre propositions.

- Est-ce que c'est un état passager lié à un deuil, à une perte, à une mauvaise rencontre ? Auquel cas, à quelle temporalité se référer ? En fonction de quelle scansion ?
- Est-ce une maladie qui se développe ? Quelle en serait la cause ? Et quel serait le mécanisme psychique de la maladie ?

---

<sup>17</sup> *Le problème économique du masochisme*, p294

<sup>18</sup> *Nouvelles conférences*, p93

<sup>19</sup> *Nouvelles conférences*, p93-94

<sup>20</sup> *Le Moi et le ça*, p227

<sup>21</sup> *Le Moi et le ça*, p217

<sup>22</sup> *Le Moi et le ça*, p228

- Est-ce un effet de structure ? Et s'il y a structure, comment en rendre compte à partir de cette proximité des tableaux cliniques de la mélancolie et de certaines névroses obsessionnelles ?
- Ou, à l'inverse, serait-ce une absence de structure ? Quelque chose n'aurait pas eu lieu, quelque chose ferait défaut et, dès lors, l'individu serait arrêté, en suspens, devant le choix d'un destin phobique, névrotique ou psychotique ?

Ce que nous venons d'avoir eu l'occasion de reprendre chez Freud, nous permettrait-il d'opter pour tel point de vue plutôt que pour tel autre ?

Dans *Le Moi et le ça*, la dépression désigne, pour Freud, une régression de la phase génitale vers la phase anale sadique pour la névrose obsessionnelle et une régression vers la phase orale pour la mélancolie.

Dans *Les nouvelles conférences* - mais aussi en filigrane, dans *Le Moi et le ça* - il laisse entendre que la dépression est un état qui vient, qui peut disparaître puis qui peut revenir. Le versant sthénique est clairement situé du côté de la manie par Freud. Tout dépend de la pression que le Surmoi exerce ou non sur le Moi.

On peut donc conclure que, pour Freud, la dépression est liée à une position subjective dont la manifestation la plus grave est la mélancolie.

Dans ce dernier cas de figure, la dépression est une maladie sévère car elle aboutit à la destruction totale et définitive du Moi, identifié à la perte de l'objet perdu.

Selon Freud, la dépression mélancolique et les états dépressifs de la névrose obsessionnelle ouvrent l'accès à une vérité. De quelle vérité s'agit-il ?

Quel est le mécanisme de la dépression ?

Car à suivre Freud dans la deuxième topique, il y a dès le départ un point nodal critique où ce qui relève du Moi et ce qui relève de l'objet ne sont pas très distincts. C'est peut-être bien à cet endroit que la dépression, quelle qu'elle soit, trouve son point de départ. Dans cette zone laissée floue entre ce qui relève de l'investissement d'objet et ce qui relève du narcissisme.

Il y a là une ambiguïté structurale qui rejoint la question de l'être et de l'avoir. Et l'on ne sait plus très bien si, à ce niveau, les identifications sont bien tranchées.

Sur cet axe, le mécanisme de la dépression pourrait donc être engagé de la manière suivante.

D'un côté, il y a l'objet ou plus précisément un objet qui trouve à être consistant au moment où il est perdu. (Ce qui lui donne une certaine similitude avec l'objet petit a, qui se définit par son manque à être).

D'un autre côté, nous avons un sujet sans voix - mais aussi sans regard - pour qui la pulsion de mort agit en silence. Un sujet qui ne se sent pas bien dans un état où prédomine non pas la volonté de guérir mais le besoin d'être malade. Pour reprendre ce que Freud repère dans les réactions thérapeutiques négatives.

Pour dire les choses autrement. D'un côté, il y a un objet qui n'a pas nécessairement donné lieu à une satisfaction mais qui trouve sa consistance à être éprouvé, perçu par le Moi non en tant qu'image mais en tant qu'objet perdu. De l'autre, on a un sujet dans un rapport particulier au signifiant. Ça ne veut pas dire que le dépressif ne parle pas. Mais il ne s'entend pas et, je dirais même, il ne se voit pas. Il y a donc une fermeture à l'inconscient.

A la façon de la *verleugnung*, ainsi que me disait une personne dépressive, presque simultanément.

1° Je ne rêve jamais

2° Admettons que je rêve mais je ne me rappelle pas de mes rêves

3° Quand bien même je puisse me souvenir de mes rêves, vous pensez bien que je ne suis pas du genre à prendre ça très au sérieux.

Entre cette manière d'être du sujet et ce statut particulier de l'objet s'opère une torsion – une construction ? Je ne sais pas trop comment nous pourrions en rendre compte au moyen de la topologie lacanienne ; c'est pour cela que j'avais parlé de couplure – torsion qui a pour conséquence l'arrêt des investissements. L'objet n'est aimé que quand il est perdu.

Tout nouvel objet ne mérite pas d'être investi car tout nouvel objet ne peut que décevoir. Au regard de la référence à l'idéal du Moi, il ne peut pas être à la hauteur. C'est pourquoi il ne peut être que dénigré, banni, détruit, haï. Et avec le sentiment de culpabilité, la haine contre l'objet se retourne contre le moi.

Ce à quoi s'applique avec cruauté et férocité, le Surmoi.

Et l'on couple, dans la dépression, avec la perte de tout objet.

Couplure de fond.